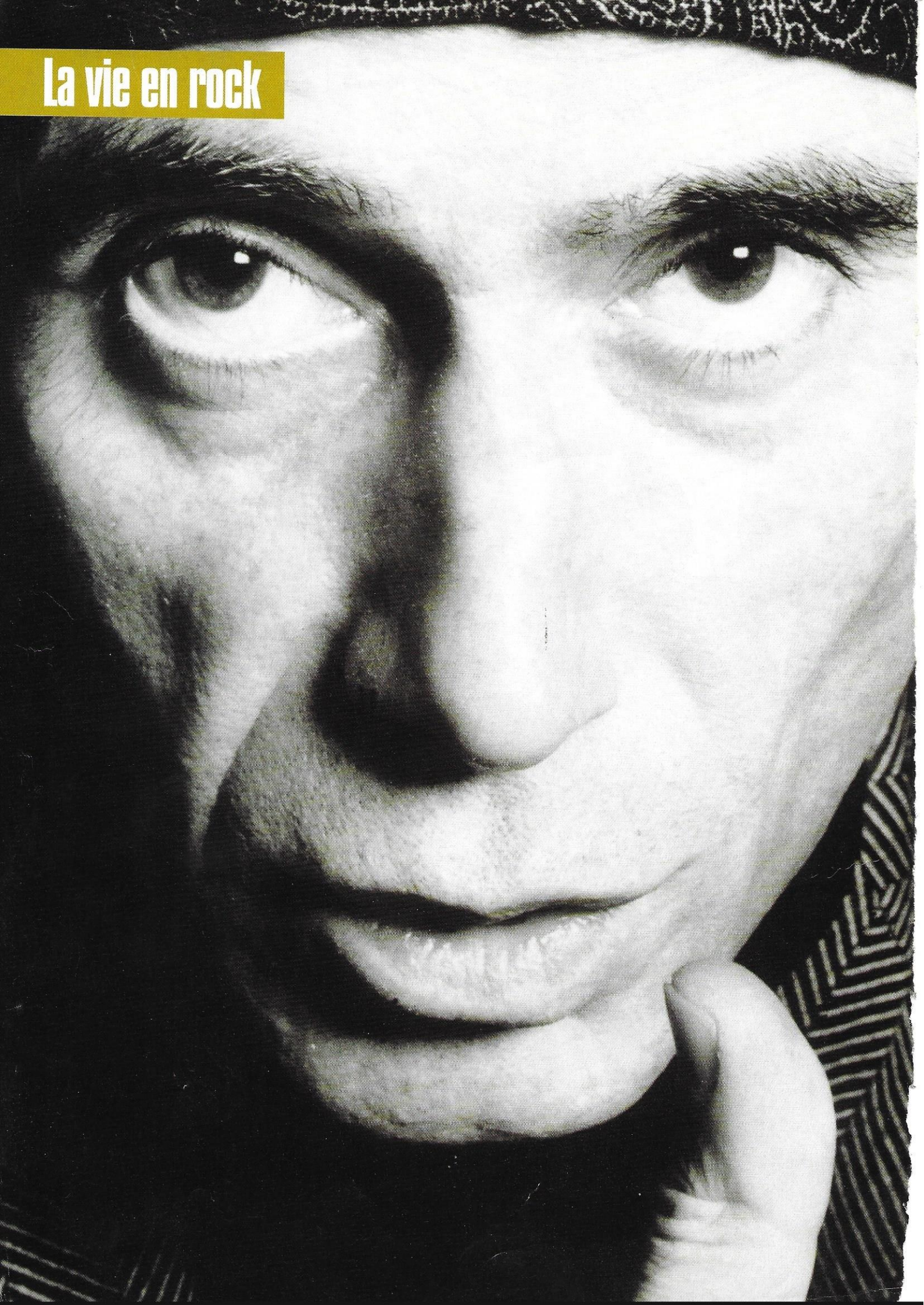


La vie en rock





# YVES ADRIEN

## **Le maître est de retour !**

Et son message est d'espoir pour le rock'n'roll, qu'il subodore prêt à repartir, pour le rap (il adore RZA et la galaxie Wu-Tang). Seule la techno (qu'il fut le premier à détecter à travers Kraftwerk) le laisse ces jours-ci de glace. Le message d'Yves Adrien, comme celui des grands rock-critics, est tout d'humour et d'énergie. Qu'arriverait-il, demandait un jour Iggy Pop, si quelqu'un écoutait "Raw Power" trois années de suite ? Yves Adrien est la réponse. "Raw Power" fut son disque de chevet durant quinze ans.

**E**st-ce parce qu'Yves Adrien, qui n'a jamais été junkie, me lâcha — nous étions quelque peu en froid — cet après-midi de 1973 : "Eudeline, tiens, comme grenadine", que je me crus obligé, évidemment vexé, d'en faire un peu trop ensuite avec les drogues ? Est-ce parce qu'Yves Adrien écrit un jour : "Je chante le rock électrique", que tout cela est arrivé ? Je l'ai cru longtemps. Je le crois encore. Adrien est le seul à avoir changé le cours de l'histoire avec un seul article. Oh, je l'ai relu depuis. J'ai vu, encore mieux, ce que la chose devait aux ébauches du Parapluie (le fanzine dans lequel Zermati et Adrien écrivaient) comme au "Rose Poussière" de Jean-Jacques Schuhl et à Nick Kent. Mais, Shadows Of Knight et Levi's blancs, le manifeste nous a tous éveillés. Au sens initiatique du terme. Nous, les adolescents des seventies, lycéens pour la plupart, sur qui une révolution était déjà passée, si fort, si vite. Mais sans nous, sans que nous en goûtions autre chose que l'odeur. Déjà, la fête était finie. Adrien nous conviait à l'holocauste final, au jugement dernier du rock and roll. A cette fête sauvage qui devait clouer l'affaire et qu'on appellerait alors punk rock. Pendant ce temps, les Sex Pistols volaient des guitares et massacraient, dans la cave historique de Too Young To Die, Too Fast To Live (la boutique de Malcolm) du Small Faces ou du Who vintage. Tout était en place pour la tragique fête. Et c'est vrai que cet unique article en fut le lever de rideau. Tous les futurs punks français en auront abondamment témoigné.

Eve Punk Adrien parle peu de Yves. A peine quelques sanglots discrets à la Modiano. Ici et là. Qui parlent, ainsi, de Biarritz et d'amis perdus, de l'été 1966 aux shellands roses. Des amis qui s'appelaient Patrick (*tous les garçons, n'est-ce pas...*) ou Julien Regoli, l'ex guitariste d'Angel Face, mort à l'aube eighties. Il y a longtemps, dirait-on, qu'Yves Adrien n'existe plus. Celui de Verneuil, le kid enthousiaste que Claude Gassian, alors vendeur de bijoux hippies sur le boulevard Saint-Michel, introduisit à la critique rock. Celui qui parlait, encore presque innocent, de Procol Harum et de Magma, qui posait dans Rock&Folk avec une petite fiancée de l'époque. Le Yves hémophile (une maladie à la Huyssmans, une maladie de prédestinée) qui traînait rue du Roule, première incarnation de l'Open Market, a depuis longtemps disparu derrière des avatars, des *doppeldangers*. Caché derrière des doubles schizo, derrière Orphan, Eve Sweet Punk ou qui on voudra. Le dernier avéré parle des Seychelles (un Marlon Brando qui jouerait à Malcolm Lowry, ou le contraire, avec l'inévitable couplet shaolin et mort d'Orion). C'est celui-là qui me vouvoiera pendant toute notre dernière rencontre. Qu'aurait-il pu faire d'autre, finalement ? Me parler des amis morts ? Le même donc, que celui qui, à ce concert de Screamin' Jay Hawkins, lâchera à mon approche : "Il est trop tard pour cela." Je le savais moi aussi. Il est trop tard.

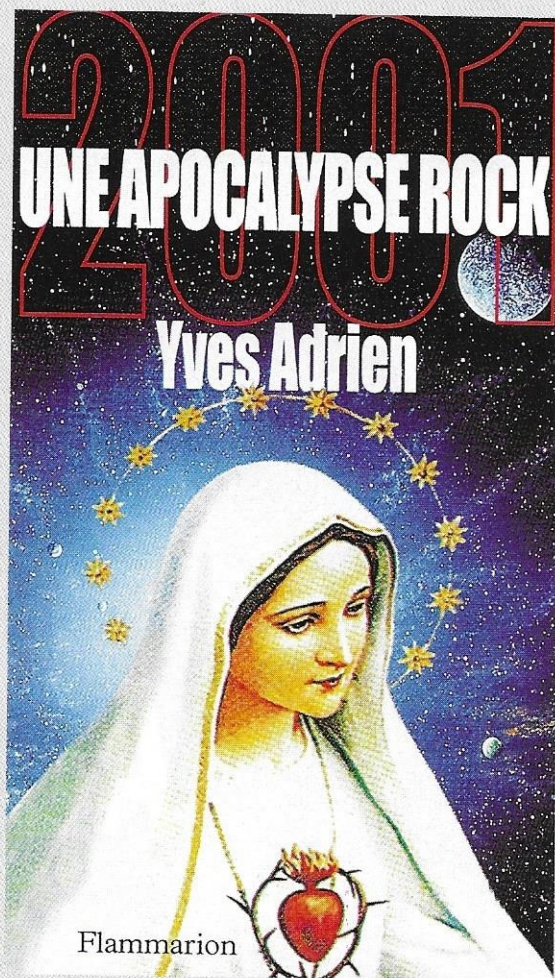
### Œuvre neuve

Il était déjà sans doute trop tard en 1988 quand Adrien lâcha pour Rock&Folk ces sporadiques et néanmoins superbes pages sur Brian Wilson, Iggy Pop ou les Stones. Le rock était déjà, alors, une évidence admise, rebattue, désamorcée et répertoriée. Une réalité, pour tout dire, distribuée en prosaïques CD, déversée par robinet ouvert d'eau tiède sur toutes les MTV du monde. Une réalité, donc, celle-là même qui tua de lucidité Kurt Cobain. Adrien, pour une fois, venait là après la bataille. Ses textes, par le fait, n'en sont plus que des articles. Qu'importe. A ce jeu de l'hagiographie, Adrien peut être le meilleur. Qu'importe. A défaut de roman ou d'essai philosophique, d'œuvre neuve en un mot (une de ces œuvres qu'un Adrien reclus, selon la légende, écrit à longueur d'année), le tout sort aujourd'hui chez Flammarion sous le titre "Une Apocalypse Rock". Michel Houellebecq, qui a du goût, l'a exigé. Le plus important des écrivains français payant ses dettes au meilleur ? Oui, cela devait être quelque chose comme cela. Parce que nous le savons tous. Adrien est le meilleur, Adrien est séminal. Yves Adrien est Yves Adrien.

Les pamphlets d'Orphan, ses aventures növo et afterpunk auraient été, en notre période rétrofuturiste, d'une autre pertinence. Cela sera pour une prochaine étape sans doute. Puisqu'Yves Adrien est de retour. ★

PATRICK EUDELINÉ

Etait-ce là,  
proverbial  
chant du cygne,  
le dernier tour  
de piste d'un  
dompteur en habit  
noir signant,  
sous des lumières  
qui vacillent,  
l'acte de décès  
d'un art dévalué,  
le rock'n'roll ?



Voici donc Yves Adrien prêt à entrer en Littérature. Une fois encore, comme dans la fameuse préface du livre de Lester Bangs ("Psychotic Reactions"), il se trouvera quelque perspicace critique pour faire remarquer que le meilleur écrivain français depuis Stendhal n'a finalement écrit que *des chroniques de disques*. Après un parcours du combattant alliant Bertrand Burgalat, la rédaction de ce journal et tous les amis de la chose électrique, le 25 Avril, "2001" cessera donc d'être ces saintes reliques de R&F qu'on se repassait en photocopies pour devenir un livre qu'on souhaite prélude à beaucoup d'autres. Pour nos lecteurs, Yves Adrien offre cet ultime chapitre, prologue et postface à la fois.

## L'avant-2001, prélude

Réchappé psychiquement de ces QHS dont avait su s'extraire avant lui le gangsta parisien Jacques Mesrine, le Masque de Fer, aka Mister Lonely, se voyait-il gratifié aujourd'hui, sous le ciel rompu d'Ile-de-France, d'une remise de peine ? Ou bien était-ce là, proverbial chant du cygne, le dernier tour de piste d'un dompteur en habit noir signant, sous des lumières qui vacillent, l'acte de décès d'un art dévalué, le rock'n'roll ?

En ce poudroyant automne 1988, le bruit avait couru : "Yves Adrien réécrit". Volatilisé quelques dix ans plus tôt, un certain YA, en effet, donnait depuis peu une chronique à Rock&Folk, mensuel menacé. Sonné comme un tocsin en fleurs, Orphan revenait-il ? Hélas, rue Chaptal, les lumières s'éteignaient; le temps n'était plus à l'insouciance, aux numéros flamboyants que la jeunesse des années 70 allait cueillir sous les marronniers, au kiosque de Madame Rose : Bible pop aux versets ternis, l'ancien bastion des rock-critics, pris dans les brumes de la récession, virait à l'Elseneur sonique.



Yves Adrien à la Coupole avec son ami Alain Pacadis, "un garçon d'une incroyable fidélité".

C'était du Shakespeare version NMPP : *"The time is out of joint; O cursed spite! That ever I was born to set it right!"*

Avait-il jamais existé un été 1966, et la promesse lumineuse, la communion imparable d'un Rock&Folk affichant, Rachmaninov en shetland rose, l'auteur de "Love Me, Please, Love Me" ?

Il semblait qu'on fût entré dans cette nuit de l'Évangile où ne naît plus d'œuvre : dans la logique lobotomique et calibrée des clips, le morne diktat des radios mortifères, les années 80 régnaient; le monde étant à Madonna, le dénommé YA, s'offrant une accélération plein ciel, ferait allégeance à la Vierge : *O gloriosa Domina, sublimis inter sidera.*

Ce virage à 360° se prendrait tôt, un matin de juin, en ces jardins de Notre-Dame où une dette d'honneur menait Mister Lonely.

Des amis enlevés par les eighties tueuses — strangulation, suicide, défenestration, overdose —, il en était un, cœur pur, que la mort n'avait su entamer, et qui — cosmonaute — achèverait sa course terrestre les bras grands ouverts, un livre de physique dans chaque main : ce miracle latin, c'était Julien, nom de code 2001.

Qui, au soir de sa seule visite à V, avait, insoucieux du mal qui l'emporterait, demandé à son hôte le rock-critic failli : *"Et l'écriture ?"*

Devant pareil assaut, l'intéressé, réunissant quelques feuillets, avait donné lecture à son invité d'un prélude, *De l'hallucination coutumière* :

*"Tyrannique, l'écriture était le Tout, la quête mythique qui régénère et désintègre, l'acte de violence et la génuflexion, la splendeur et le simulacre, la transfiguration et le rictus : une Guerre des Mondes sans cesse recommencée, une odyssée où le cerveau, tout comme la sonde pénétrant les espaces, rencontre queues de comètes et trous noirs, fournaises solaires et blocs de méthane sale, continuant d'émettre cependant, antennes, caméras et systèmes de régulation tout entiers tournés vers le Verbe, afin d'en retrouver, qui sait, la divinité."*

Ce soir-là, les deux amis avaient reçu l'imprimatur des étoiles.

Puis Julien était mort — ou s'était vu appelé à de plus hautes fonctions — et le dénommé YA, tenté de se refaire un nom, avait décidé de jouer de la machine à écrire acquise le printemps d'avant en hommage à ce témoin si vite envolé.

Une chronique donc, baptisée, par fidélité spatiale, 2001.

La Mort, régnant sur les 80's déléterés — sait-on ce qu'est un trône tendu d'hermine noire ? — serait évoqué en 2001 — garder une longueur d'avance, toujours — son négatif auroral, phénixial, osirien et comme-déjà-advenu, la Résurrection : cela en un temps d'après-le-temps, bloc incréé tel que le chanteur des Doors, arpenteur seigneurial, semblait du haut du Summer of Love, l'avoir mesuré.

Il s'agirait donc là — assaut sur la Dernière Frontière — de chanter et de fondre, hémophile en quête du saint Graal, ce qui, sous des cieus décloqués, méritait rêve ou révérence : l'art hiératique des Doors et le funk pâmé de Minneapolis, la vacance lysergique de Brian Wilson et le come-back sous crack du Parrain, l'éternité de Dylan cinquième évangéliste et la house éphémère de S'express, le swing gitan pré-rockabilly de Django Reinhardt et le règne prédateur des séquenceurs, l'archangélisme écorché de Tim Buckley et la fierté corse de Pierre Clémenti, l'engloutissement *Ludwig* pop de Brian Jones, et le *rave up* Cinecitta de Terence Stamp, le napalm sonique des Stooges et la solitude sainte de Maria Callas, tout cela oui, rehaussé — enluminé ? — de rouge Ferrari, couleur du sang du Christ, couleur d'élection de Julien.

Dix 2001 d'apparat donc, dix épisodes gratifiés, saison après saison, d'un intitulé ravageur : le très éloquent *Messie, mais si*, le très Fontenoy *Mes cieus les Anglais*, le très espéré *Shake au porteur* ou le très sidéral *Impact est un pacte*, pirouettes pour oublier la peur, le vertige d'un retour — après dix années d'errance abyssale — et le devoir de retrouver son rang, à la verticale du monde.

Ou, selon Wilhelm Reich défiant l'ordre lourd des pénitenciers US, dernier envoi de Julien au dénommé YA : *"Est-ce trop demander aux héritiers du Christ que de rouvrir la voie du ciel ?"*

En 1988 donc, 2001.

Dans cet aérien chemin de croix délesté de quatre stations (orbitales), dans ce pas de deux nuageux en équilibre précaire entre sublime et pathétique, dans ce délicat exercice de Revenant funambule sondant les lignes à haute tension, Mister Lonely tomberait-il ? ★

GRANDWRITER FLASH, PRINTEMPS 2000

"2001 Une Apocalypse Rock" (Flammarion)